

L'affaire du KATALAVOX : une invention scientifique par conférence de presse¹

Louis-Jean Boë & Pascal Iranzo

*Institut de la Communication Parlée
INPG/Université Stendhal, CNRS*

Les problèmes de la diffusion des avancées scientifiques et l'utilisation des médias par les chercheurs font l'objet de nombreuses études et réflexions : c'est manifestement un phénomène dont l'importance va grandissante et qui se présente comme difficilement contournable et vraisemblablement irréversible. L'annonce d'une découverte importante fait souvent l'objet d'une conférence de presse en même temps qu'un article est soumis à une revue internationale spécialisée. Michel Callon² souligne bien cette simultanéité provoquée par la pression entre les laboratoires, les enjeux scientifiques, économiques, voire internationaux. Les récentes affaires de la mémoire de l'eau, de la fusion froide et de la découverte du virus du sida illustrent bien, chacun à leur manière, l'interpénétration des controverses scientifiques et des polémiques médiatiques. Le phénomène est bien là, c'est une des composantes de la vie scientifique. Ne faut-il pas essayer de le comprendre pour mieux l'interpréter, pour tenter de mettre en évidence ses dangers et ses limites, pour mieux le maîtriser, voire tirer parti de ses aspects positifs ? C'est une question qui concerne directement l'interaction entre le monde de la science et celui de la presse.

Une affaire exemplaire

Il s'agit ici de réfléchir sur une affaire médiatique – exemplaire à nos yeux – pour tenter de comprendre comment elle a pu se produire, quelle a été la logique de son développement et pour se demander s'il existe des solutions pour limiter de tels emballements.

Plus de 220 articles de journaux, des apparitions télévisées et une grande confusion

dans l'esprit des Français, voilà ce qu'il reste du singulier personnage de Martine Kempf, après son passage dans la sphère médiatique. Durant près de quinze mois (d'août 1984 à novembre 1985), les projecteurs se braquent en direction de cette jeune Alsacienne autodidacte qui, dans un petit village de l'est de la France, invente un système de reconnaissance de la parole qui fonctionne grâce à un ordinateur "miniaturisé" et un programme "très sophistiqué", l'ensemble s'appelle le "Katalavox" (étymologie gréco-latine : comprendre la voix). Son apparition provoque une véritable onde de choc médiatique qui va atteindre successivement le grand public, l'industrie, la banque, la recherche et même l'Assemblée nationale et le gouvernement. Les médias sont unanimes : le pays découvre avec Martine Kempf une "nouvelle Marie Curie" dont l'invention "révolutionnaire" ouvre de nouvelles perspectives pour l'aide aux handicapés, la chirurgie, les télécommunications, la photographie, les jeux... si elle trouve un appui financier favorable à ses projets d'industrialisation.

Un article de *Libération*³ et les tests du CNET⁴ (Centre national d'études des télécommunications) vont ramener "l'invention" à de justes proportions : la reconnaissance de la parole a plus de quarante ans d'existence et « le Katalavox ne présente aucun caractère révolutionnaire et se compare plutôt défavorablement à des produits existants » : Martine Kempf se révèle plus médiatique que scientifique. Alors comment plus de 75 médias ont-ils pu "réinventer" la reconnaissance de la parole près de quatre décennies après ses débuts ?⁵ Comment ont-ils pu faire passer un produit qui n'atteint pas les performances d'un DEA (Diplôme d'études approfondies) en électronique⁶ pour une carte maîtresse de l'industrie française ? La médiatisation grand public ne serait-elle que ce jeu de téléphone auquel renvoie Michel Serres et qui déforme le message à chaque fois qu'il est transmis⁷ ? Successivement les messages brouillent les pistes, Martine Kempf « reprend le problème (de la reconnaissance) à zéro », « convertit un ordinateur américain analogique au digital. Il était encombrant, elle le ramène à la taille d'un gros livre. C'est simple : il est 200 fois plus petit, 1 000 fois moins lourd, et 20 fois moins cher ». Peu de temps après, elle est présentée comme « l'inventeur français de la puce électronique ».

Le cas de Martine Kempf, dans lequel la passion sublime la raison, est une aventure à multiples facettes. Parmi les nombreux angles d'attaque de "l'affaire du Katalavox", nous allons, dans un premier temps, nous intéresser à la multiplicité des ingrédients de ce succès populaire. Ensuite, nous déplacerons le cadrage sur les médias afin de déceler leur rôle différencié dans cette orchestration, pour mettre en lumière leur pouvoir à mobiliser le public, forcer décideurs et gouvernement à justifier leur choix. Enfin, nous analyserons pourquoi le Katalavox n'est pas un énoncé scientifique et nous tirerons les conclusions de cet emballement médiatique au regard de la compréhension de la science.

**« comment plus de 75 médias
ont-ils pu "réinventer"
la reconnaissance de la parole
quatre décennies après ses débuts ? »**

Médiation et médiateur



François Arago, secrétaire de l'Académie des sciences et vulgarisateur scientifique (ci-dessus). Louis Daguerre, autodidacte inventeur de la photographie (ci-dessous).



Lorsque Louis Daguerre, artiste peintre et décorateur de théâtre qui s'est associé à Nicéphore Niepce avant sa mort met au point un procédé pratique permettant de réaliser la photographie, c'est à François Arago, célèbre secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, qu'il s'adresse pour présenter scientifiquement et rendre publique sa découverte (voir ci-contre).

Avec le recul, on peut considérer que Daguerre n'a pas fait un mauvais choix : François Arago est en effet considéré comme le premier scientifique à avoir pensé et organisé la vulgarisation des découvertes à partir du cadre institutionnel de l'Académie des Sciences. L'inventeur a trouvé à la fois une caution scientifique indiscutable et une très large audience dans le grand public.

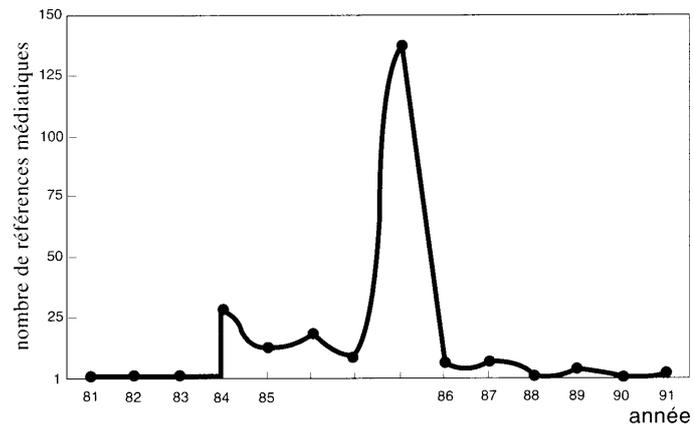
Plus d'un siècle et demi après la mémorable séance du 19 août 1839, un(e) inventeur, autodidacte ou non, ne fait plus appel à un éminent scientifique pour tenter d'accéder à la célébrité : il (elle) sait, comme Martine Kempf, qu'il est beaucoup plus efficace d'attirer l'attention des médias.

Ce phénomène de transfert d'influence dépasse largement celui de l'information scientifique. En 1991 (le 12 février), lors d'une conférence à l'Université des Sciences Sociales de Grenoble – quelques jours après son passage à la télévision dans une émission de large audience ("La Marche du siècle") – Michel Serres faisait remarquer que le lieu sacré de la parole s'était déplacé et que les intervenants avaient changé. En deux siècles, le savant, l'écrivain, le professeur, l'intellectuel, et depuis quelques années le journaliste s'y sont succédé. Et, faut-il le rappeler, le journaliste dépend d'une entreprise de presse qui fonctionne dans une logique de marché.

Invention et retournement médiatiques

À la suite d'une conférence de presse convoquée par les Établissements Kempf de Dossenheim, l'Agence France Presse – correspondance locale de Strasbourg – diffuse le 28 août 1984 une dépêche de 650 mots qui ne va pas passer inaperçue. Martine Kempf, une jeune Alsacienne de 25 ans, autodidacte (elle a appris l'informatique toute seule dans les livres et les magazines), vient d'inventer un ordinateur miniaturisé (de la taille d'un gros livre) et un programme très sophistiqué. L'ensemble, le Katalavox, est si performant – il réagit en moins de 1/10^e de seconde – que les industriels du monde entier se le disputent pour l'utiliser dans les domaines les plus variés. Inventé au départ

pour venir en aide aux handicapés – commande de fauteuil roulant, de fonctions secondaires pour les voitures (essuie-glaces, portières), d’environnement domestique (lumière, TV, téléphone, portes) – cet appareil permet aussi de piloter un microscope chirurgical, de numéroté à la voix un appel téléphonique (ce que l’inventrice présente comme une première mondiale) tout en conduisant sa voiture, de commander la mise au point et le déclenchement par la voix d’un appareil photo, de piloter un petit train électrique (elle en a offert un au président Reagan pour son dernier anniversaire)... Cette dépêche de l’AFP – elle sera suivie de 27 autres – va déclencher une avalanche médiatique, une véritable réaction en chaîne. En un an seront publiés plus de 200 articles de presse (voir tableau ci-dessous) dans plus de 70 titres du *Journal de Mickey* à *Paris Match*, du *Meilleur au Monde*, du *Figaro* à *Libération*, de *Micro Systèmes* à *L’Usine nouvelle* et un chapitre d’un livre lui sera consacré⁸.



L'évolution du nombre des articles (par année et par trimestre pour 1985)

Nous n’avons pratiquement pas fait de recherches dans la presse internationale (en particulier, malgré une aide sur place, nous n’avons rien pu trouver en Irlande où Martine Kempf avait annoncé l’implantation de son entreprise), mais signalons tout de même un article dans la presse chinoise (*Le Quotidien du Peuple*, édition d’outre-mer). Le Katalavox et son inventrice vont être présentés sur plusieurs chaînes de radio et de télévision (TF1, journal de 13 heures, “Droit de réponse”). Dès son arrivée aux USA, la chaîne ABC consacrera à Martine Kempf huit minutes dans son émission « Believe or not » (Croyez-le si vous voulez !). Le ministre de l’Industrie devra répondre à des questions écrites, et lors d’un journal télévisé de 13 heures en duplex avec Hubert Curien, ministre de la Recherche, celui-ci sera sommé de s’expliquer et de justifier le peu d’intérêt accordé à cette stupéfiante découverte. La jeune inventrice se verra attribuer un

Oscar du *Livre de l'invention* (elle va figurer dans l'ouvrage du même nom pendant plusieurs années) et le Prix Grand Siècle 1985 (après d'illustres prédécesseurs : le Commandant Cousteau, Rostropovitch, Hubert Curien, etc.) Elle sera sacrée en Alsace "Espoir de l'année 1984", puis "Homme de l'année 1985", on la retrouve parmi les 35 leaders, ces vainqueurs de l'an 2 000 sélectionnés par Yves Mourousi ; elle est invitée à la *garden party* de l'Élysée du 14 juillet et y rencontre, dit-elle, plusieurs ministres. Des premières chirurgicales (opérations des yeux et de la main) vont être réussies avec le Katalavox, une rue de son village natal sera inaugurée à son nom en présence de Pierre Pfmilin, ancien président du Parlement européen.

« pourquoi financer des laboratoires alors qu'une autodidacte réussit à faire beaucoup mieux ? »

Cette réussite éclatante, cette irrésistible ascension, n'auraient pu être que difficilement mises en discussion, voire contestées, si le fonctionnement du ministère de l'Industrie, les structures de la recherche, les précautions des agences de valorisation et des banques pour l'attribution des prêts, le dynamisme des industriels, n'avaient été mis en cause. En effet, pourquoi financer de gros laboratoires de recherche tels que le Centre national d'étude des télécommunications (près d'une centaine de personnes travaillant sur les mêmes problèmes dans deux laboratoires) alors qu'une autodidacte en électronique réussit à faire beaucoup mieux dans sa chambre d'étudiante avec un fer à souder comme seul instrument de développement ? Pourquoi demander un dossier étayé techniquement et financièrement alors que la réussite d'un tel produit semble assurée : la Nasa n'a-t-elle pas déjà choisi le Katalavox pour ses navettes spatiales et 10 000 chirurgiens américains ne sont-ils pas prêts à passer commande ? Comment peut-on laisser fuir un cerveau qui sera Prix Nobel ou milliardaire et peut-être même les deux ?

Les articles de Pierre Vandeginste dans *Libération* et *L'Événement du jeudi* vont mettre un terme à cette si "belle histoire".

Une invention déjà inventée

La reconnaissance de la parole existe depuis 1943, plus de 5 000 articles ont déjà été publiés dans ce domaine, des laboratoires entiers lui ont consacré leurs recherches, un projet lancé par le département de la Défense des USA de 1971 à 1976, avec un financement de 15 millions de dollars, a permis de mesurer l'ampleur des difficultés de cette entreprise. En France, depuis le début des années 1960, les laboratoires de recherche sur la parole (Grenoble, Lannion, Marseille, Nancy, Orsay, Paris et Toulouse) ont développé d'importants systèmes de reconnaissance. En 1984, il existe, sur le seul marché américain, près de 75 cartes de reconnaissance de la parole. La chronologie simplifiée, que nous avons établie, présente quelques dates-repères qui marquent cette histoire déjà riche :

- 1882 – L. Scott : le phonotaugraphe (France)
1882 – M. Gentili : le glossographe (Allemagne)
1943 – L.L. Miasnikov : premier système électronique de reconnaissance de la parole (URSS)
1950 – J. Dreyfus-Graf : le phonétographe (France-Suisse)
1952 – K.H. Davis, R. Biddulph & S. Balashek : Audrey, premier système câblé 10 chiffres, mono, près de 100% de reconnaissance (Bell, USA)
1968 – Utilisation de la programmation dynamique (URSS)
1970 – J.-P. Tubach : 1er système de reconnaissance français (contraintes linguistiques) (France).
1972 – *Threshold Technology Inc.* : *National Award* pour la réalisation du 1er système commercial de reconnaissance : le VIP 100 couplé à un Nova 2/4 et un ensemble de filtres analogiques (monolocuteur, 20 mots isolés) (USA)
1972/76 – Projet ARPA (USA) : 15 millions de dollars pour la reconnaissance automatique de la parole. Il s'agit de réussir à développer un système de reconnaissance automatique de parole continue, avec un grand nombre de locuteurs (coopératifs), dans de bonnes conditions d'enregistrement, pour un vocabulaire de 1 000 mots et des phrases dotées d'une syntaxe artificielle très contrainte, dans le cadre d'une tâche très déterminée, en "plusieurs fois le temps réel" sur une machine ayant une vitesse de calcul de 100 Mips. Quatre systèmes seront mis au point, entraînant des progrès notables en programmation et en architecture de machines.
1978 – Premier système de reconnaissance de parole continue (mots enchaînés, non séparés artificiellement par des pauses) : DP100 de NEC (Japon)
1981 – Rapport du ministère de l'Industrie sur les machines parlantes : état de l'art et perspectives (France)
– Exposition Inova 1981 : carte de reconnaissance VECSYS (France)
1983 – Construction de circuits spécifiques adaptés à la programmation dynamique : NEC mPD7764 (40 mots de parole continue, 340 mots isolés, taux de reconnaissance > 90 %) (Japon).
– *PA Technology* : robot pédagogique piloté par 16 instructions vocales ; prix du circuit de reconnaissance de la parole : 60 F (USA)
1984 – Sur le marché américain plus de 70 systèmes de reconnaissance de parole, dont 8 de parole continue (USA)
1984 – Thomson-CSF poste téléphonique à commande vocale (France)
– Séraphine, système de reconnaissance vocale autonome, collaboration CNET-XCOM : reconnaissance de phrases (comparaison dynamique, séparation bruit-parole) (France)
1985 – Janvier – Microsystème : principe, schéma, plan du circuit imprimé, liste des composants.

De nombreux rapports, dont celui du ministère de l'Industrie, ont étudié les produits et les perspectives du marché français. Bon nombre des applications, présentées par Martine Kempf comme des premières mondiales, ont déjà été réalisées, commercialisées, voire déjà abandonnées. Par exemple, comme l'a bien souligné le Pr Rabischong de l'Inserm à Montpellier, spécialiste des orthèses, il vaut mieux utiliser pour la commande et déplacement d'un fauteuil d'handicapé n'importe quelle commande motrice appliquée à un *joystick* (manette de commande) plutôt qu'une commande vocale. C'est beaucoup plus efficace que la complexe oralisation d'un déplacement formalisé : 30 degrés à droite, puis 65 degrés à gauche, plus vite, non pas si vite, stop... sans compter la correction des erreurs ou les

imprévus en cours de déplacement.

En France, chaque année depuis 1970, des journées d'études sur la parole du groupe francophone de la communication parlée (Société française d'acoustique et *European Speech Communication Association*) rassemblent les spécialistes de ce domaine. Un bon tiers des communications est consacré à la reconnaissance automatique de la voix. Une relation CNRS-Industrie a permis au LIMSI et à la société VECSYS la construction de cartes de reconnaissances très performantes.

« les professionnels de l'argent sont moins sensibles à la magie du verbe que le grand public »

Les journaux spécialisés, de vulgarisation scientifique, voire grand public, publient des états de l'art sur les problèmes de la reconnaissance de la parole et proposent algorithmes, listes des composants, plans de circuits permettant de réaliser sa propre carte. Des *chips* (c'est-à-dire des circuits intégrés spécialisés) sont développés par les constructeurs. En 1983, au Sicob, la CGCT-LTC présente son compositeur vocal : 75 numéros différents peuvent être ainsi appelés à la voix. En 1984, la Thomson-CSF a mis sur le marché un combiné téléphonique qui permet aussi la numérotation à la voix (il est mis en vente à la Fnac) ; la société marseillaise Tétravox s'est spécialisée en collaboration avec la faculté de médecine de Marseille dans la commande à la voix de l'environnement des handicapés avec une ergonomie adaptée.

« *L'Alsacienne géniale, la bricoleuse de génie, la jeune championne, l'inventrice surdouée, la Jeanne d'Arc de l'électronique, l'enfant prodige, la figure légendaire, le monstre sacré de l'informatique, la jeune femme dont les travaux préfigurent le XXI^e siècle, l'inventeur de l'ordinateur à reconnaissance vocale et de la voiture équipée d'un ordinateur, la surdouée et la star qui parle aux ordinateurs, celle qui stupéfie le monde avec son ordinateur le plus performant et le plus petit au monde, l'inventeur français de la puce électronique, celle dont le nom est inscrit dans le grand cercle fermé des grands prêtres de la Silicon Valley, la Marie Curie de l'électronique, le leader de l'an 2000, le Galilée de l'an 2000* » n'est en fait qu'une « *star assistée par ordinateur* ». Non seulement elle n'a rien inventé, mais le produit tant vanté « *n'obtient que de très médiocres résultats dès qu'on le compare à ses concurrents* ».

Le Katalavox, « *cette boîte magique qui fait pâlir d'envie les informaticiens japonais et qui séduit les chercheurs américains de la Nasa, cet appareil révolutionnaire par sa rapidité, cette carte maîtresse de l'informatique française aux applications infinies* », en un mot comme en mille, « *cet appareil le plus performant au monde* » ne dépasse pas 77% de taux de reconnaissance alors que tous ses concurrents français, la totalité des produits américains, fonctionnent dans les mêmes conditions avec 98 à 99% de réussite, pour des vocabulaires dix fois plus importants. Il n'atteint pas les performances obtenues par les systèmes de reconnaissance de la fin des années 60...

On comprend ainsi la réticence des milieux bancaires (français et irlandais) sollicités par Martine Kempf et son père : les professionnels de l'argent sont moins sensibles à la magie du verbe que le grand public. Il vaut mieux faire

confiance à un banquier qu'à un philosophe, prévenait Nietzsche. En quelques jours, c'est le retournement médiatique et l'exil aux USA, l'intéressée ne « *désirant pas semer le trouble entre les pays européens* » (l'Irlande et la France).

Une longue tradition du culte de la personnalité

C'est de tradition que de porter aux nues les inventeurs et de mythifier leurs personnalités. « *Mon héros est l'homme qui découvre* », annonce sans ambiguïté Daniel Boorstin ; l'homme en tant qu'individu, ou l'homme dans ce qu'il a d'universel ? Les deux sûrement, mais encore faut-il faire la part du général et du particulier. Pendant longtemps, les historiens ont focalisé l'invention sur un chercheur alors que l'histoire des découvertes est un long processus d'améliorations successives. Tel l'archéologue, le chercheur en histoire des sciences doit dégager les strates successives de cette élaboration, reconstituer les couches de ce palimpseste sans cesse réécrit. Bien sûr, les médias vont accentuer cette tendance. Un de leurs procédés narratifs consiste à choisir un homme pour symboliser un champ de recherche, une avancée de la science avec une préférence pour les fortes personnalités non conventionnelles, voire aux frontières de la science : le Professeur Jean Bernard (hématologie), le Professeur Minkowsky (pédiatrie), le Professeur Schwartzberg (cancérologie), Haroun Tazieff (vulcanologie et grands risques), Alain Bombard (défenseur de la Méditerranée), etc. Avec Martine Kempf, ils n'auront pas à forcer le trait !

Mais pour les spécialistes de la parole, pour tout journaliste scientifique bien au fait des réussites techniques de ce domaine, "l'affaire du Katalavox" peut sembler au premier abord incompréhensible, irréaliste, voire surréaliste. Comment plus de 75 médias peuvent-ils "réinventer" la reconnaissance de la parole près de 40 ans après son apparition, redécouvrir avec émerveillement des applications maintes fois présentées, considérer comme révolutionnaires des solutions techniques qu'ils ont eux-mêmes présentées et même détaillées comme étant à la portée d'un honnête bricoleur en micro-électronique ?

Le temps et l'accumulation des informations seraient-ils des vecteurs de désagrégation progressive de la connaissance ? Ces questions sont d'autant plus lancinantes que de 1980 à 1985, nous avons relevé (*Électronique Actualité, La Recherche, Le Figaro, Le Monde, Libération, L'Usine nouvelle, Micro-Systèmes, Pour la Science*, etc.) plus de 15 articles qui montrent bien que la médiatisation des recherches en parole sur la synthèse et la reconnaissance s'était relativement bien opérées.

Alors que l'affaire Martine Kempf va atteindre son paroxysme, *Micro-Systèmes* (revue de vulgarisation, large public) publie un dossier permettant de

**« pour tout journaliste scientifique
au fait des réussites techniques,
"l'affaire du Katalavox"
peut sembler incompréhensible »**

réaliser sa propre carte de reconnaissance de mots isolés à l'aide de plans de circuit d'un microprocesseur déjà programmé (365 F port compris !)

Le contexte préélectoral

Les élections législatives se profilent à l'horizon de mars 1986. Après le gouvernement Mauroy, dont la fin marque aussi la fin des idées généreuses mais qui ont mal résisté à la dure réalité, Laurent Fabius ne va pas réussir à endiguer la lente érosion du potentiel électoral qui a porté François Mitterrand au pouvoir. On va donc retrouver dans les articles consacrés à l'affaire du Katalavox des prises de position qui reflètent plus ou moins directement ce climat préélectoral. Certains journaux comme *Le Figaro* ou *Le Figaro Madame* ne font pas mystère de leur engagement critique à l'égard de l'équipe au pouvoir. D'autres laisseront percer leur irritation devant un ministère de l'Industrie peu enclin à financer une industrialisation qui ne semble pas présenter toutes les garanties nécessaires ; enfin, les plus amers adresseront à cette occasion leurs critiques confondues au ministère de l'Industrie, aux organismes de prêts et à tout le système bancaire. Sans vouloir insister sur cet aspect économique du problème, il est paradoxal que ce soient les défenseurs d'un système libéral (*Le Figaro*, *Paris Match*) qui aient manifesté le plus de critiques à l'encontre de l'État lorsque celui-ci refuse de financer une entreprise. Tout cela dans la plus grande confusion puisque personne n'a jamais eu véritablement en main les données techniques et financières du problème. Marie-France Garraud fera figurer Martine Kempf comme suppléante sur sa liste pour les législatives contre l'étatisme et le dirigisme, où elle apparaîtra comme étudiante en astronomie.

Les attaques en règle contre le CNRS

Dans un climat préélectoral, la recherche menée dans les laboratoires de l'État est vivement critiquée : trop fonctionnarisée et trop syndicalisée, aux dires de certains, elle ne serait plus efficace. L'ouvrage de François de Closets, qui paraît en mai 1985, reflète bien cet état d'esprit : il engage à lutter tous ensemble contre ce qu'il appelle la "syndicratie", un mal paralysant. Une des cibles visées : le CNRS, contre lequel il fait un réquisitoire appuyé, difficilement compréhensible si on ne le replace pas dans ce contexte préélectoral. Pour François de Closets, la France est le seul pays au monde à avoir choisi, avec le CNRS, le modèle de l'Académie des sciences de l'Union Soviétique. Les chercheurs du CNRS ne sont pas admis sur concours en fonction de leurs mérites scientifiques mais sur la base de critères sociaux. En effet, les syndicats, qui ont pris le contrôle des commissions de recrutement n'ont pas intérêt à sélectionner de brillants candidats – contestataires en puissance – alors que de médiocres chercheurs, embauchés en tant que "cas sociaux", ont toutes les chances de renforcer, tout au long de leur carrière, un système qui a été à l'origine de leur

recrutement. Un CNRS transformé en centre d'assistance sociale n'est donc plus à la hauteur de sa mission et ne justifie plus les 8 milliards de francs que lui verse le contribuable.

Pourtant, le CNRS, comme les autres organismes de recherche publique, l'Orstom et l'Inserm, ne sont pas des délinquants juvéniles. Mais depuis leur création (le CNRS en 1939), de bons apôtres demandent régulièrement leur démantèlement. La dernière attaque politique sérieuse se situe très exactement dans cette période. Alain Devaquet relate précisément comment le GERUF, fondé en mars 1984, et l'UNI se fixent pour but de faire aboutir un projet de loi prévoyant la dissolution de ces organismes, dès la reconquête du pouvoir.

D'ailleurs, dès mars 1986 s'affronteront dans les coulisses du pouvoir ceux qui souhaitent en finir avec ces organismes trop lourds, trop structurés et trop politisés et ceux qui pensent au contraire que de telles institutions font toute la richesse de la recherche française, même si elles doivent améliorer leur fonctionnement.

Pour nous remettre en mémoire le climat passionnel de ces attaques contre le CNRS, il suffit de citer Alain Devaquet, qui fut nommé en 1986 ministre délégué auprès du ministre de l'Éducation nationale, chargé de l'Enseignement supérieur et de la Recherche. Il est difficile de suspecter Alain Devaquet de sympathies exagérées pour la gauche ; il témoigne pourtant, dans *L'Amibe et l'étudiant* : « Nul ne contestera que ces hommes (du GERUF) soient en réaction contre tout ce qui a été fait dans l'Université entre 1981 et 1986. Si cette opposition était, chez certains (Roland Drago et Jacques Bompaire) pensée avec force mais exprimée avec maîtrise – je pouvais engager avec eux des échanges posés quoique peu fructueux –, elle était, chez d'autres (Jean Bastié, Jean Foyer) dégradée en rejet viscéral, irrationnel, et j'avais alors du mal à endiguer un torrent de dénonciations haletantes. Des hommes, par ailleurs mesurés et courtois, oubliaient mesure et courtoisie (...) m'apparaissaient en ces instants comme possédés ».

Alain Devaquet finira par avoir gain de cause auprès du Premier ministre (il sera d'ailleurs remercié quelque temps plus tard). L'alerte sera sévère, le Comité national de la Recherche, chargé entre autres du recrutement des chercheurs du CNRS, sera quand même dissous. Le prétexte : une plainte déposée deux ans auparavant par un syndicat autonome pour vice de forme dans les élections. Tous les candidats acceptés au concours par les commissions du CNRS, constituées en jury, verront leur admissibilité remise en cause ; une commission d'experts ne les nommera que provisoirement pour un an.

L'affaire du Katalavox se situe dans ce contexte : faire la pige aux plus grands de l'informatique sans disposer du support d'un laboratoire, sans être fonctionnaire et, en un mot, sans l'aide de l'État, quelle aubaine pour les adversaires de la recherche structurée et financée par l'État. On retrouvera tous ces arguments en toile de fond de l'affaire du Katalavox et il faut bien reconnaître

que Martine Kempf va, l'espace de quelques mois, sembler illustrer parfaitement la réussite individuelle.

Vocalise médiatique

Le journalisme n'est pas une science. Dans ce domaine qui est au mieux celui de "l'approximation heureuse", il n'y a hélas pas le moindre laboratoire où le sujet à traiter se trouverait déjà localisé et identifié. Ici, il s'agit beaucoup moins de mesurer que d'estimer, ce qui veut dire que la nécessité de juger et d'opérer des choix s'impose d'emblée devant les événements à relater.

Michel Mathien⁹ compare la liberté du journaliste à une liberté sous contrainte. C'est le "champ des possibles" qui subsiste dans son esprit au moment où il écrit, quand il a fait la part de toutes les obligations qui s'exercent sur lui après avoir dosé leurs interférences. Dans cette perspective, il ressort clairement que grandes sont la tentation et la pression mentale qui, dans l'affaire du Katalavox, poussent à la facilité. Les "écrivains" n'ont qu'à se laisser charmer. Que demande le lecteur ? Mais cette contrainte de séduction comporte des risques. L'absence d'enquête journalistique approfondie et critique, ajoutée à un sensationnalisme exacerbé, conduisent à l'exploitation du "phénomène Martine Kempf" et établissent le débat sur la base d'informations tronquées ou fausses.

Il s'agit de comprendre comment les médias ont géré cet "événement" en fonction de leurs entraves intrinsèques mais aussi grâce au "pouvoir" qu'ils exercent sur le public. Deux schémas illustrent la position des journaux dans un repère objectif/subjectif et pour/contre.

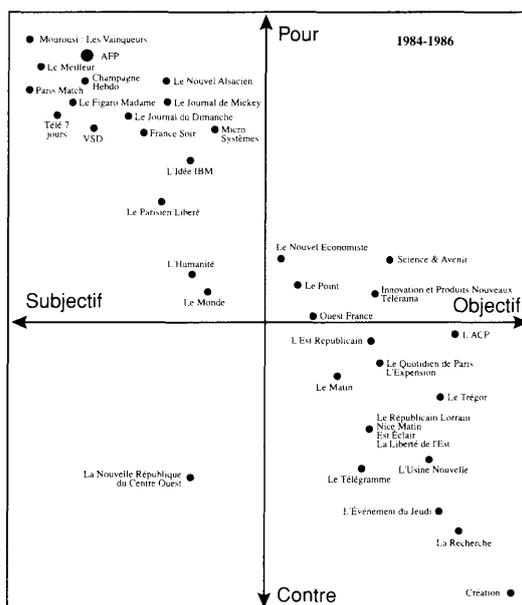


Schéma 1 : Constellation médiatique n°1. Cette figure comme la suivante présente les médias selon deux axes : Pour/Contre (Le Katalavox) et Objectif/Subjectif. Ce type de représentation ressemble à la projection d'une analyse factorielle, à ceci près que la localisation structurelle a été faite subjectivement après lecture et comparaison des articles. Elle est relativement cohérente quant aux positions relatives des journaux. Cette figure présente des médias qui n'ont pas (ou peu) varié au cours du temps.

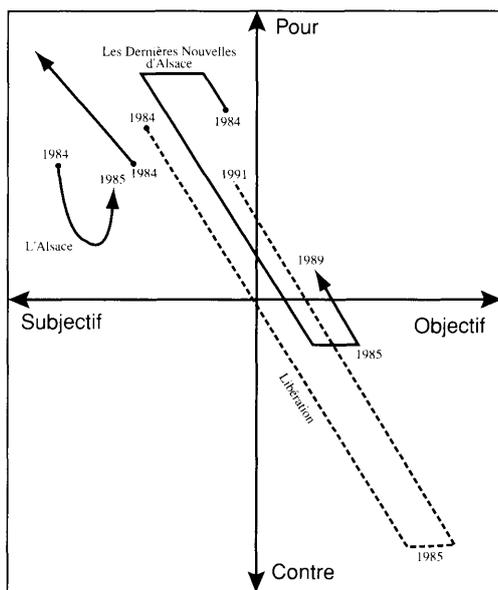


Schéma 2 : Constellation médiatique 2. Cette deuxième figure présente les médias qui ont changé d'opinion au cours de l'affaire ou après. Le cas des Dernières Nouvelles d'Alsace est assez caractéristique d'une difficile évolution qui s'est imposée à la rédaction de ce journal. Le cas de Libération illustre plutôt l'oubli médiatique dont font preuve les journaux, comme s'ils n'avaient pas de mémoire.

AFP : le catalyseur (28 dépêches)

L'Agence France Presse a sans conteste joué un rôle primordial dans l'ampleur qu'a prise ce qu'il est convenu d'appeler "l'affaire du Katalavox". Elle a donné naissance à une dichotomie médiatique entre défenseurs et détracteurs du Katalavox. Cette scission trouve son origine dans l'enthousiasme sans réserve de Thérèse Jauffret, le 27 août 1984, lorsque celle-ci qualifie le Katalavox « *d'invention révolutionnaire* ». À partir de cet instant, ce qualificatif va rebondir dans tous les articles. Le ton est donné. De plus, très vite, la solidité technique est confortée par une explosion commerciale. Il y a « *une avalanche de propositions* » (21/09/84).

Une journaliste s'enthousiasme pour une commande vocale à travers laquelle, elle croit percevoir l'invention du siècle. Une frénésie s'empare de toute la presse (le Katalavox à la Nasa...). L'envolée est très belle, mais plus dure est la chute. La science-passion ne peut que déchirer ses adeptes. Une analyse scientifique initiale aurait coupé court à tout rêve. Le carrosse serait resté citrouille.

Autre implication de l'AFP : cette agence est au cœur du match "politico-finanço-technique" (pardonnez ce barbarisme) entre Martine Kempf et l'État. C'est en tout cas de cette manière qu'il se présente aux yeux du lecteur. L'attaque de l'une déclenche la réplique de l'autre, etc. Cet étalage d'égratignures vaudevillesques ne produit qu'une consolidation des deux blocs et opacifie la

vérité. Outre le fait de grandir la jeune Alsacienne en la plaçant sur un pied d'égalité face au ministre du redéploiement industriel et au CNET, cet agissement écarte la science du débat.

On est en droit de se demander pourquoi une telle adhésion aux propos de l'AFP. Tout simplement parce qu'il s'agit d'une source officielle et respectée. Le message en reçoit ses lettres de noblesse : c'est une information. « *En cas d'erreur, souligne Kapferer¹⁰, ce n'est pas une rumeur, c'est une fausse information* ». De plus,

« ***L'AFP a ouvert le sac à rêves dans lequel les journaux se sont précipités*** »

une dépêche de l'AFP est imprimée telle quelle car l'agence, pour des raisons économiques, tend à fournir de plus en plus des synthèses directement imprimables. Cette dépêche a donc, *a fortiori*, de moins en moins besoin d'être réécrite. L'urgence justifie cette confiance.

Freund¹¹ explique que l'introduction des nouvelles technologies liées à l'informatique a encore aggravé, dans les rédactions d'agences de presse, ce problème de temps, en accélérant la transmission de l'information. Accélération qui a eu pour conséquence un accroissement massif du volume de l'information. Il en résulte souvent une simple fonction d'aiguillage de textes trop nombreux. Cela expose le journal au danger de céder à la facilité en répercutant telles quelles les informations reçues sans intervention critique.

Il faut ajouter que l'AFP désirent servir rapidement ses clients fait parfois rimer vitesse avec précipitation. Cela entraîne un "compactage temporel". Si une société d'aéronautique française est intéressée par les applications du Katalavox et désire en savoir plus, cela se transforme en proposition d'achat. Le seul moyen pour l'Agence France Presse de se prévenir contre une désinformation consiste à débrayer la parole de celui qui parle par l'emploi de guillemets. Mais parfois, la barrière est franchie, les propos de l'énonciateur ne sont plus épinglés, ils sont ennoblis. C'est par exemple le cas de la dépêche du 9 octobre 1985 titrée : « *Le Katalavox de Martine Kempf équipera les navettes spatiales de la Nasa* ». Il n'y a aucun scepticisme.

L'AFP a ouvert le sac à rêves dans lequel les journaux se sont précipités sans l'ombre d'une hésitation. La reprise aveugle par la presse des articles de cette agence a confectionné dans un premier temps des écrits monochromes. L'action investigatrice des *Dernières Nouvelles d'Alsace* et de *Libération* va colorer toute cette histoire.

Quelques cas typiques

Nous venons de le voir, les journaux dans une première phase mettent telles quelles sous presse les dépêches de l'AFP. Ainsi, ils ne portent pas la responsabilité d'avoir "créé" l'affaire. Leur réputation est sauve vis-à-vis des autres médias et de l'opinion pour qui, finalement, ils ont rempli leur mission d'information. Le parapluie AFP est là pour protéger. Nous allons maintenant

présenter cinq journaux qui ont fait preuve d'une sensibilité divergente à l'égard de Martine Kempf et du Katalavox.

Libération, le suiveur puis le démystificateur (14 articles)

Jusqu'au 31 octobre 1985, *Libération*, comme tous les autres, fond la larme à l'œil devant l'histoire sucrée de cette jeune Alsacienne sage qui exerce son génie sur la reconnaissance vocale dans le désir timide de sortir les handicapés de « leur isolement et de leur dépendance » (*Libération* 27/09/84). L'article de Catherine Erhel le 28 septembre 1984 n'a rien à envier aux plus belles pages de *Paris Match*. Aucun cliché ne nous est épargné ; l'intoxication alimentaire, le courage, etc. La fiche technique du Katalavox n'en a que le nom. Ce n'est qu'une démonstration : « un gros moignon en guise de direction (...) le volant est au pied ».

Le 15 octobre 1985, un nouveau papier de Bernard Muller nous rappelle que « les applications du Katalavox sont infinies ». Il déplore le manque de soutien à cette invention française. Comment un ordinateur, dont les commandes pleuvent (USA, la Nasa, etc.) peut-il être boudé à ce point dans l'Hexagone ? Mais le 31 octobre, Pierre Vandeginste brise le rêve. Il y a "méprise". Les médias ont pris « un honnête travail d'élève ingénieur en électronique de seconde année » pour l'invention de la commande vocale. Et l'on a oublié que depuis plus de 40 ans, des chercheurs se penchent sur le problème.

Quant à Martine Kempf, « son résultat n'est pas terrible ni très économique mais il plaît ». Cet article, « Une star assistée par ordinateur », primordial dans la compréhension du phénomène Martine Kempf, démontre comment les médias se servent d'un contexte croustillant pour modeler une créature. Le génial inventeur existe dans les mots des journalistes ; cependant, à vouloir briller (la Nasa veut « mettre des Katalavox dans la navette »), Martine Kempf a été brûlée par les *sunlights* de la scène médiatique, happée par une tornade qu'elle ne maîtrise pas.

« le 31 octobre, Pierre Vandeginste brise le rêve, il y a méprise »

Mais un tel aveu est désormais impossible. La jeune femme se fige sur ses positions et se borne à soutenir que des commandes ont été passées. Son père, Jean-Pierre Kempf, tente de relativiser les résultats du CNET en affirmant que ce dernier a « utilisé un ancien modèle ». Le Katalavox prévu pour la Nasa est plus performant. *Libération* (8/11/85) souligne le dialogue de sourds qui s'installe entre les sympathisants du Katalavox, vedettes du showbiz, et les scientifiques. Mais il s'agit d'un débat stérile car il tourne autour d'un non-dit : « Les voix du Katalavox sont impénétrables », ironise Vandeginste. « Une discussion sans sujet ne peut déboucher que sur du brouhaha. Que l'on donne deux millions à Jean-Pierre Kempf et qu'on n'en parle plus », conclut le journaliste.

Le dernier article de *Libération* concernant Martine Kempf date du 13 février 1991. On est loin de la polémique. C'est une scientifique qui est mise à l'honneur. Le regard sur le bout de ses chaussures, Jacques Gauchey s'excuse presque du

tort que le journal a pu causer à Martine Kempf : « même si à l'époque, l'article de Libération avait surtout cherché à décortiquer le phénomène Kempf et la mayonnaise médiatique ambiguë montée autour ». Les temps ont bien changé.

Les Dernières Nouvelles d'Alsace, entre le cœur et la raison (45 articles)

Les DNA ont été l'un des premiers quotidiens à parler du Katalavox (28 août 1984). La profusion de ce journal (45 articles à propos de Martine Kempf) est l'expression de ce que les journalistes appellent la notion de "proximité". Il s'agit d'une priorité de l'information. L'accent est mis sur le monde familial, celui qui s'étend au-delà de la coquille personnelle du lecteur. Il est doté d'une forte charge émotionnelle.

Donc un orgueil régional a tout d'abord rayonné au fil des phrases : « Déjà un grand constructeur allemand est demandeur à titre privé d'un téléphone à commande vocale pour sa voiture personnelle »¹²; « Elle fait un tabac aux Etats-Unis »¹³, « une version spéciale de son appareil va équiper les navettes spatiales de la Nasa »¹⁴.

Mais à partir du 22 octobre 1985, l'encre se fait plus noire, le doute s'empare des stylos, l'on parle "d'effet médiatique", de "prétexte" devant les financements proposés. L'enthousiasme cède la place à une douloureuse amertume : "la conclusion n'est pas à la hauteur de l'histoire". Les articles qui suivent ont épuisé toute connivence affective. "Kempf" remplace "notre Martine". Le conditionnel fait son apparition le 1er novembre 1985 : "Celle qui aurait inventé l'ordinateur qui obéit à la voix !" Le même jour, la suspicion du coup médiatique monté par Martine Kempf est à son paroxysme. Les titres "À la Nasa pour quoi faire ?" et "Énigmes" en sont la preuve.

« à partir du 22 octobre, l'encre se fait plus noire, » Rétrospectivement, le journaliste Bodenmuller s'interroge sur la teneur de la visite de Martine Kempf au Centre d'étude spatial américain le 24 septembre 1985. « Alors ce passage à la Nasa, pourquoi plus personne ne s'en souvient-il ? Et c'était pour quoi faire ? » Le 31 octobre, Les DNA téléphonent à Houston, qui affirme ignorer jusqu'au nom de Martine Kempf. « Tout cela n'était-il que du bluff ? » se demande J. Keffer. Au mois de novembre, Les DNA tiennent un discours qui soit les place au-dessus du débat (« L'affaire du Katalavox a rebondi une fois de plus hier à l'Assemblée nationale » ou encore « Géniale Martine ? Certains le disent. D'autres en doutent. Génial le Katalavox son ordinateur à commande vocale ? Certains l'affirment. D'autres prétendent le contraire »¹⁵), soit dénote une irritation (« L'affaire du Katalavox tourne à l'exagération. Trop de vérités côtoient les semi-vérités et les contrevérités »¹⁶).

Dans les deux cas, le changement d'orientation camoufle un mélange de déception (« L'affaire du Katalavox met mal à l'aise toute l'Alsace qui aimerait tant que sa Martine nous démontre noir sur blanc que sa parole, que son Katalavox sont devenus réalités économiques, commandes fermes »¹⁷) et de vexation d'avoir plongé les yeux fermés dans cette histoire. Ces sentiments puisent leur origine dans une affection tricotée de fierté régionale.

Ce langage scriptural qui, tantôt supplie Martine Kempf de se justifier, tantôt l'agresse, trouvera une échappatoire en adoptant le jeu "attaque-réponse entre l'État et la jeune Alsacienne" instauré par l'AFP. Cette manœuvre permet aux DNA de s'extraire de la passion dans laquelle baigne le Katalavox. Le quotidien se contente à présent d'un rôle d'observateur. Le 8 novembre, à l'occasion de la cérémonie du Prix Grand Siècle (récompensant la personnalité de l'année), la lauréate Martine Kempf refuse cet honneur en guise de protestation contre *Les DNA*. Elle lance un ultimatum : « *Je n'accepterai pas mon prix, tant que ce journal n'aura pas publiquement admis que son journaliste (présent dans le public) a assisté à une démonstration concluante de mon fauteuil à commande vocale* ». **« les autres quotidiens alsaciens ne s'écarteront jamais du sillon dithyrambique initial »**

Cette injonction a-t-elle remis en cause la politique du quotidien alsacien ? Quoi qu'il en soit, le 8 novembre 1985 marque la fin de l'engagement des DNA. Parallèlement, le flot rédactionnel va se réduire considérablement. La raison de cette politique vient peut-être du fait "qu'à ce stade-là, le débat fatigue", comme le souligne France Bittendietel¹⁸. La sobriété des deux articles suivants est tranchante. "Le Katalavox à Moscou"¹⁹ et "Martine Kempf et la leçon d'anatomie"²⁰ ne soulèvent plus aucune question et se cantonnent à une description aseptisée des faits.

Après un an et demi de silence, un nouvel article est consacré à Martine Kempf²¹. Elle inaugure une rue portant son nom dans son village alsacien. L'objet qui a fait couler tant d'encre en 1984 et 1985 est totalement éludé. On apprend seulement que la jeune femme vient du Japon et va retourner en Californie. La plaie encore ouverte oriente les commentaires du journaliste sur sa "merveilleuse simplicité", son sourire et sa tenue vestimentaire.

Deux années après cette inauguration, *Les DNA* consacrent un autre (et dernier ?) article à notre héroïne²². Les lauréats d'un concours la rencontrent à *Silicon Valley*, endroit où Martine Kempf "n'a cessé de s'épanouir". Elle affirme avoir des commandes du Japon et travailler avec la Nasa. *Les DNA*, peu contrariantes, transcrivent ses propos sans le moindre bémol : « *chat échaudé craint l'eau froide* »

Le parcours des DNA est d'autant plus remarquable que les autres quotidiens alsaciens (*L'Alsace*, *Le Nouvel Alsacien*, etc.) ne s'écarteront jamais du sillon dithyrambique initial. Ce qui nous explique pourquoi Martine Kempf a concentré ses foudres sur ce journal.

Paris Match, le neuroleptique (4 articles)

Cet hebdomadaire fait partie de ce que Andreas Freund²³ nomme joliment "la presse neuroleptique", c'est-à-dire ayant un effet sédatif sur le système nerveux. Celle-ci agit en offrant du rêve et joue fortement sur la soif d'identification. La méthode très au point de cette presse-là consiste à faire de la

fiction à partir de données tirées du réel. Avec le Katalavox et Martine Kempf, le travail est peut-on dire déjà mâché car nous nous trouvons face à distance de la réalité. *Paris Match* connaît le marché porteur que représente ce "créneau de l'identification". Par exemple, ce magazine voit son tirage augmenter entre 20 000 et 100 000 exemplaires chaque fois que l'une ou l'autre des princesses de Monaco fait sa couverture²⁴.

Ce magazine "monte" deux dossiers concernant "l'affaire du Katalavox". Ils sont postérieurs à la friction médiatique proprement dite (8 novembre 1985 et 6 décembre 1985) et présentent à ce titre plusieurs avantages. Ils permettent de sélectionner les ingrédients

« **la sélection de fragments du réel s'inspire d'un seul critère : plaire** »

porteurs en ne présentant qu'une vue expurgée de tout ce que comportent de négatif les pérégrinations de la jeune inventrice. *Paris Match* survole les données de l'affaire afin de polariser son discours sur un génie condamné à l'exil par la faute de "l'incompétence bureaucratique française"²⁵. "Heureusement les États-Unis lui tendent les bras"²⁶.

Il est amusant de piocher un extrait parmi les pages très romancées de cet hebdomadaire où l'information paraît accessoire : « *Si le visage est poupin, les mains longues, fines, volontaires, très belles sont celles d'une femme. Des jointures serrées, bien dessinées dénotent une force peu commune* ». Plus loin, l'on apprend que Martine Kempf est très à l'aise dans sa combinaison stérilisée et que les chercheurs de Stanford l'appellent "super french girl". En fait, le luxe des détails qui touchent au déroulement de l'histoire, à sa mise en scène, n'est que le paravent du silence. Yves de la Haye²⁷ parle de "narration fonctionnant à l'apparence" ; elle décrit mais n'explique pas. Et si elle n'explique pas, c'est parce qu'elle décrit d'une certaine manière. Il suffit alors de gaver les reportages de mots tels que "surdouée", et "invention".

La primauté donnée aux photos dans *Paris Match* étaye ces propos. Si Martine Kempf est vue entourée de scientifiques (8 janvier 1985), c'est donc qu'elle est elle-même une scientifique. Afin de ficeler correctement le bonheur du lecteur, il est nécessaire d'offrir un *happy end*. C'est chose faite avec la réussite future de Martine Kempf aux États-Unis. Mais la sélection de fragments du réel s'inspire d'un seul critère : plaire. A ce jeu, il y a forcément déperdition de vérité et, à la limite, mésinformation totale.

Le Figaro et Le Figaro Madame : l'alibi politique (21 articles)

Le Figaro n'a pas réagi instantanément à la dépêche de l'AFP du 28 août 1984. Il faudra attendre le 8 septembre afin de lire le premier article consacré à Martine Kempf. Le support magazine (*Figaro Madame*) permet un traitement plus "étendu" du sujet. Une double page y est consacrée. Éclectisme et altruisme sont le leitmotiv du reportage. Le 13 décembre 1984, *Le Figaro* conforte l'image du génie productif : "La dernière invention de Martine Kempf".

Lorsque le Katalavox est testé pour la première fois en microchirurgie, *Le Figaro*²⁸ parle de "génie" et annonce une commercialisation prochaine de la commande vocale. Comme tous les autres journaux, il déborde d'enthousiasme et ne fait aucune réserve aux annonces de Martine Kempf. "Le Katalavox français à bord de la navette américaine"²⁹. L'article suivant est un tournant pour *Le Figaro*. Martine Kempf devient un cheval de bataille politique. Son départ pour la Californie³⁰ est, pour ce quotidien, causé par une administration trop lente, trop lourde et un financement inadapté sclérosant tout esprit d'initiative. Les États-Unis sont présentés comme « la terre promise des découvreurs méconnus »³¹.

« l'objectif du Figaro visait-il uniquement la défense d'une invention française ? »

"Ce sont les Américains qui vont profiter de sa découverte". Il ressort de cet article que la France ne sait pas gérer sa matière grise. *Le Figaro* déclare : « Une fois de plus, la France laisse échapper ses cerveaux et les capitaux qui vont avec ». Le discours alarmiste est amplifié et légitimé par un autre article qui jouxte celui-ci. "Les Français qui choisissent les USA : avant Martine Kempf, de nombreux cerveaux ont préféré aller s'installer aux États-Unis". Le quotidien a très clairement défini son orientation. Les conclusions du CNET concernant le Katalavox sont contournées. Martine Kempf nous apparaît comme un génie agressé par le gouvernement et qui tente avec ses modestes moyens de se justifier. En effet, nous n'entendons qu'un seul son de cloche : "Katalavox : la réplique de l'Alsacienne géniale"³² ou encore "Martine Kempf se défend"³³.

Le 16 novembre 1985, *Le Figaro Madame* confirme sa totale concordance avec les dires de la jeune Alsacienne en titrant : "Martine Kempf répond aux insinuations". Cet article tend à rendre subjectives les déclarations d'Édith Cresson et de Jean-Pierre Poitevin, le directeur du CNET, qualifiant de "bas de gamme" le Katalavox. Deux jours auparavant, un papier d'Albert Ducrocq avait propulsé cet appareil dans une technique de pointe à venir, tablant sur une application future à bord des avions de chasse : "Les ordinateurs obéissant aux ordres vocaux". Cette thèse situe le choix du gouvernement dans une optique politique et non scientifique. Le 8 mai 1987, un nouvel article le confirme : "Le Katalavox enfin en France. La commande vocale inventée par Martine Kempf va trouver des applications dans l'Hexagone".

Le Figaro fait partie des rares journaux à ne pas avoir douté du Katalavox. Sa démarche n'a pas fléchi. Seule une certaine hâte est perceptible le 20 novembre, lorsque Vezline de Vezins écrit : « Quant au Katalavox, tout le monde attend avec impatience que Martine Kempf se mette enfin à sa production ». Mais son objectif visait-il uniquement la défense d'une invention française ? On est en droit de s'interroger.

La presse technique : le trou noir

Si le Katalavox a été choyé par les médias de masse, il a paradoxalement été

ignoré par la presse scientifique et les revues spécialisées en électronique et informatique. Afin de comprendre leur silence, il est indispensable de recadrer l'affaire sur une notion primordiale : le Katalavox n'a pas "d'existence" technique.

Morgan, la fée de l'électronique, garde jalousement ses secrets. Oui mais voilà, la poésie des contes n'émeut guère les ogres des journaux d'un haut niveau scientifique perpétuellement affamés d'équations, de tangentes et autres schémas explicatifs. Il en est de même, avec un appétit moindre, des ouvrages "de haute

« *le Katalavox est d'abord un phénomène social et non scientifique* » types d'écrits ne peuvent se priver de mémoire. Chaque information scientifique s'insère dans un parcours évolutif. Il n'est pas possible, contrairement à la presse grand public, de donner un coup de "projecteur" sur Martine Kempf sans la placer sur l'échiquier de la reconnaissance vocale.

Cependant, le déferlement médiatique aveuglera *Sciences et Avenir* qui, par deux fois (1984 et 1985), parlera de l'invention de Martine Kempf... Le Katalavox est présenté de façon très succincte (quinze lignes) et neutre (sans embrasement verbal). Les articles sont, dirons-nous, l'exception qui confirme la règle. De plus, il s'agit de reprises sans investigation.

L'unique revue de vulgarisation à avoir interviewé Martine Kempf, *Micro-système*³⁴, oriente très vite ses questions sur le créateur en délaissant ainsi la création elle-même. Mais la seule strate informationnelle susceptible de recevoir "L'inventrice de la commande vocale" (ce seul titre suffisant d'ailleurs à pulvériser les espoirs de voir le Katalavox figurer dans une revue scientifique) est la presse grand public. Cet état de fait accorde deux constats.

Structurellement, il y a un compartimentage étanche entre les différentes sphères rédactionnelles. Elles n'interfèrent pas. La haute vulgarisation n'est pas abonnée à l'AFP. Cette remarque à la frontière de la boutade met cependant le doigt sur les raisons du phénomène Kempf. « *La commande de la jeune femme, souligne La Recherche*³⁵, *n'aurait pas survécu à une enquête menée par un journaliste scientifique ou plutôt, elle aurait été immédiatement ramenée à sa véritable dimension : applications intéressantes, à un stade préindustriel, de techniques simples tombées dans le domaine public* ». D'autre part, en ce qui concerne les deux plus hautes marches de la presse scientifique, journaux d'un haut niveau scientifique et d'un haut niveau de vulgarisation, le cheminement rédactionnel diverge de celui d'un quotidien. La seule chance de publication dans cet univers très sélectif passe principalement par l'envoi d'articles, sur tel ou tel domaine, par une équipe de recherche. Un long processus de filtrage se met alors en place³⁶. Il est évident que Martine Kempf n'a jamais eu l'intention, et pour cause, d'entamer une telle procédure. C'est pourquoi le Katalavox et les journaux scientifiques sont des pôles qui ne sont pas rencontrés. Ils ne parlent pas le même langage.

Conjoncturellement, le Katalavox est d'abord un phénomène social et non scientifique. Ce contresens a conduit à un contre emploi : « *Chacun a cru faire son*

travail en faisant celui de l'autre : tandis que les rubriques informations générales (...) décernaient le prix Nobel, les spécialistes de l'information scientifique et technique haussaient les épaules et restaient dans une prudente réserve ». La Recherche, en janvier 1986, résume par un seul mot ("maldonne") le court-circuit qu'il y a eu dans cette affaire. Cela a bien sûr laissé les mains libres aux journaux d'information générale. Ces derniers ont vite enfilé une blouse blanche et décerné un prix Nobel à la jeune femme. Le roman a supplanté l'analyse. La Cosette de l'informatique est sauvée par les Jean Valjean de l'écriture.

Les grands médias peuvent-ils être néfastes à la science ?

Michel Callon³⁷ pense « *que la science par conférence de presse et les réseaux qui l'animent constituent un progrès. Ils brouillent ces divisions et attaquent les monopoles : science, administration et médias se critiquent mutuellement* ». Néanmoins ce procédé peut comporter des risques.

Premièrement, les médias risquent de niveler la science vers le bas, en admettant comme scientifiques tous ceux qui en revendiquent la légitimité et pérorant devant un micro en annonçant une découverte fantastique. Martine Kempf en est un parfait échantillon. Certes, la reconnaissance vocale requiert une technique d'autant plus délicate à contester que peu de gens sont capables d'en juger, et on est en droit de penser qu'un tel cas est difficilement reproductible dans un domaine plus vulgarisé. Cependant, les médias risquent par leur inaptitude à véritablement apprécier les difficultés scientifiques de "confondre (souvent) prix Nobel et concours Lépine" comme le titre *La Recherche*³⁸. Il faut être vigilant face aux tentatives d'infiltration dans le corps de la science d'éléments qui flairent dans cette nouvelle technique un support publicitaire. Mais les journalistes délégués en ont-ils toujours les moyens ?

**« que reste-t-il de la science
et de la technique quand la diffusion
prime sur le contenu ? »**

Deuxièmement, la médiatisation débouche évidemment sur une mise en scène de l'information scientifique. Cette dernière est un élément lyophilisé que les chercheurs se chargent de délayer afin de le rendre consommable pour les cibles visées (décideurs, autorités, etc.). Le compte rendu des expériences d'un laboratoire ne présente pour le profane industriel et financier que très peu d'intérêt. Le scientifique doit, lorsqu'il est derrière un micro, élaguer l'ésotérisme langagier des procédures de recherche et l'enrober dans un contenant plus attractif. Toutefois, cette technique comporte des épines. En effet, il est mutilant de simplifier le langage "complexe" de la science car il est intrinsèque à la cohérence scientifique. Philippe Alfonsi remarque³⁹ : « *A partir du moment où la logique médiatique l'emporte, toutes sortes de dérapages plus ou moins (in)contrôlés sont possibles : la poésie cosmique d'un Hubert Reeves finit par n'avoir plus qu'un lointain rapport avec la rigueur de son travail de savant* ».

Mais que reste-t-il de la science et de la technique quand la diffusion prime sur le contenu ? L'exemple du Katalavox est symptomatique à cet égard. *La Recherche* remarque d'ailleurs que « le public tenu en haleine sur le sort d'une héroïne incomprise n'aura guère appris sur les progrès de la reconnaissance vocale ». Cependant, Martine Kempf s'accommode fort bien de tous les asservissements médiatiques que nous venons de citer. Ils expliquent même son succès. La starisation, la pression du temps, la paupérisation du langage, c'est toujours moins de science

à fournir. Peu importe que le conte de fées ne soit qu'un fait divers.

« **la polémique a brouillé les tentatives d'explication scientifique** » L'affaire du Katalavox a-t-elle au moins permis de faire progresser les connaissances du grand public pour la reconnaissance de la parole, et plus généralement les sciences de la parole ? En présentant un produit très ciblé, Martine Kempf n'a-t-elle pas réussi à focaliser l'intérêt des lecteurs et utilisateurs potentiels pour un domaine jusque-là relativement peu médiatisé ? L'argument du "pourtant" de Joël de Rosnay⁴⁰ est-il recevable ? « *Pourtant le Katalavox n'est pas lui-même une première. Des dizaines de cartes informatiques de reconnaissance ou synthèse vocale, françaises, américaines, japonaises, plus performantes et moins coûteuses que le Katalavox, existent depuis des mois. (...) Mais l'on peut, sans grands risques, faire un pari : Le Katalavox (...) connaîtra un large succès international. Effet de publicité ? Non simplement justesse des idées de départ. (...) Pourtant, des centaines de scientifiques et d'ingénieurs travaillent dans l'ombre sur ces sujets. (...) Le public ne retiendra probablement que le nom de Martine Kempf* ». Joël de Rosnay s'est bel et bien trompé dans ses prédictions et, avec le recul, force est de constater que le bilan informatif est bien négatif et que la polémique a brouillé les quelques tentatives isolées d'explicitation scientifique.

On se surprend à rêver de la démarche qu'Arago a menée pour Daguerre. Après un rappel historique du problème de la fixation des images, Arago soulignait tout l'intérêt d'un tel procédé pour les arts et les sciences (microscopie, télescope, etc.), regrettait que les hiéroglyphes n'aient pas pu être photographiés lors de l'expédition napoléonienne, se demandait si la photographie pourrait être utilisée par le grand public et envisageait la couleur. Tous les souhaits et prédictions d'Arago vont se trouver réalisés⁴¹ : en 1841, Alfred Donné présente en 1850 à l'Académie des Sciences son microscope-daguerréotype ; en 1845 premier cliché du soleil à l'Observatoire de Paris et en 1856 d'une éclipse de lune ; en 1850, Maxime Du Camp sera le premier à fixer les inscriptions égyptiennes, en 1870 Jules-Etienne Marey, professeur de physiologie au Collège de France met au point le fusil photographique pour fixer les mouvements du corps ; en 1907 les frères Lumière lanceront sur le marché les premières plaques couleur, etc.

Bien sûr une communication d'hier à l'Académie des Sciences est difficilement comparable à une publication scientifique par "conférence de presse" d'aujourd'hui, mais ne serait-il pas possible d'utiliser tous les ingrédients positifs de ces médiatisations ? ■

Notes

1. Cette présentation est tirée d'une monographie publiée en 1994 par Louis-Jean Boë et Pascal Iranzo, "Invention médiatique et découverte scientifique : l'affaire du Katalavox", 120 p., *Cahiers de l'ICP*, Université Stendhal, Grenoble
2. M. Callon (1990), "Les grands médias entrent dans la course", *La Recherche* n° 225, pp.1184-1190
3. *Libération*, 31/10/85
4. Jean-Pierre Poitevin, directeur du CNET, Conférence de presse, agence AFP, 5/11/1985
5. Arthur S. House (1988), *The Recognition of Speech by Machine – A bibliography*
6. Voir par exemple Gérard Bailly & Patrick Fonsale (1981), *Réalisation d'un système de reconnaissance automatique de la parole*, Diplôme d'études approfondies en électronique, École nationale supérieure d'électronique, Grenoble
7. Michel Serres (1968), *Hermès I, la Communication*, Les Éditions de Minuit, Paris
8. "La Jeanne-d'Arc de l'informatique" (1986), in *Les leaders de l'an 2000*, Y. Mourousi & M.L. Augry, Editions Atlas, Paris
9. Michel Mathien (1984), *Le système médiatique, le journal dans son environnement*, Hachette
10. J.N. Kapferer (1987), *Rumeurs, le plus vieux média du monde*, Seuil, Paris
11. Andréas Freund (1991), *Journalisme et mésinformation*, La Pensée sauvage, Paris
12. 28/8/84
13. 28/4/85
14. 8/6/85
15. 7/11/85
16. 7/11/85
17. 7/11/85
18. 8/11/85
19. 20/11/85
20. 21/11/85
21. 11/5/87
22. 16/3/85
23. *Journalisme et mésinformation*, op. cit.
24. Sylvie Caster, *Le Canard enchaîné*, 17/5/85
25. 8/11/85
26. 6/12/85
27. Y. La Haye de (1985), *Journalisme, mode d'emploi : des manières d'écrire l'actualité*, Ellug - La Pensée sauvage, Grenoble
28. 30/12/84
29. 10/10/85
30. 23/10/87
31. *Ibidem*
32. 5/11/85
33. 10/11/85
34. *De la reconnaissance vocale à la gravitation universelle*, septembre 1985
35. *Quand les médias confondent prix Nobel et concours Lépine*, janvier 1985
36. Philippe Alfonsi (1989), *Au nom de la science*, Ed. Barrault, Paris
37. "Les grands médias entrent dans la course", op. cit.
38. *La Recherche*, janv. 1986
39. *Au nom de la Science*, op. cit.
40. Joël De Rosnay (6-19 décembre 1985), "Quand les chercheurs deviennent des vedettes, la science avance-t-elle plus vite?", *L'Expansion*
41. M. Sicard (1991), *Images d'un autre monde, la photographie scientifique*, Centre national de la photographie, Paris